

ENQUÊTE

2

# Le monde vu de la selle

Parcourir le globe à vélo est la nouvelle tendance voyage. Une manière de tester un mode de vie différent sur six mois ou plusieurs années, en couple ou en famille. L'aventure est au bout du guidon

Par Pascale Krémer

**D**e la discrétion, sous peine de passer pour des illuminés. Quittant Paris sur leur tandem, en 1990, Brigitte et Nicolas Mercat ne s'étaient pas étendus sur leur destination. « Si l'on avait dit qu'on partait pour Le Cap, en Afrique du Sud, on ne nous aurait pas crus. » Près de trente années plus tard, ces quinquagénaires pionniers du voyage cycliste au long cours n'en reviennent pas. « Incroyable comme cela a pris ! » Sur les pistes de leur dernière épopée à deux roues, jusqu'au Japon, ils ont croisé tant de Français...

Des jeunes gens comme Ella Beeker et Maxime Humbert, 25 et 27 ans, qui n'ont ni franchement étonné les copains ni angoissé les parents en annonçant qu'ils partaient à vélo, de Grenoble, rendre visite à l'ancienne colocataire japonaise d'Ella, au nord-est de Tokyo. En six mois, ils ont atteint, au Tadjikistan, l'une des routes carrossables les plus élevées du globe, dans le massif du Pamir. Sur Skype, radieux, l'urbaniste et le géographe semblent savourer le monde. « Il n'est pas question de fuir, assurent-ils, mais de tester un nouveau mode de vie. »

Les routards qui parcouraient la planète à pied et à peu de frais, courbés sous un sac à dos, ont réinventé la roue. Car le tour du monde, ou d'un bout du monde, en six mois, une année ou plusieurs, s'effectue désormais à bicyclette. Ce rêve contemporain de vélodyssée draine les foules, depuis une décennie, dans les festivals du voyage à vélo : 1500 visiteurs en un week-end de janvier à Vincennes (Val-de-Marne), 4000 en trois jours au Vél'osons de Chambéry (Savoie)... Il fait aussi les beaux jours des magazines comme *Carnets d'aventure*, dont les ventes ont grimpé en 2018 de 30 %, ou comme le trimestriel *200*, vieux d'à peine cinq ans, qui s'écoule à 26000 exemplaires. Alain Puiseux, aux commandes, « passe pas mal de temps à refuser des récits ».

Car il s'en trouve des milliers sur le Net, dans une infinité de blogs, une sur-rendre de kilomètres parcourus, de pays traversés, de journées passées à pédaler... Au sein de groupès Facebook qui enflent (7600 membres pour Voyageurs & voyageuses à vélo, 27000 pour Voyage à vélo), se discutent les avantages comparés des cadres en acier ou en aluminium,

des roues à moyeu dynamo ou des lampes rechargeables, des sacs Ortlieb ou Vaude... Pour les itinéraires, le guide *Lonely Planet* est venu à la rescousse, avec *Le Monde à vélo*, en novembre 2017.

C'est toute une culture du long voyage cycliste qui émerge. Avec ses figures mythiques (Sylvain Tesson, Claude Marthaler, la famille Mercat...), son épice alpin, peuplé de montagnards convertis au vélo à l'arrivée du premier enfant, ses lieux de socialisation : les cafés-vélo, dotés d'ateliers-réparation participatifs. L'économie prend la roue de la culture, inévitablement. L'offre de « voyageuses », ces biclous de voyage, et de leurs accessoires, ne cesse de s'enrichir. Les PME comme Histoire Bike, qui les fabrique en série limitée depuis 2014, et la cinquantaine de magasins spécialisés Cyclable, seront, à l'été 2020, concurrencées par l'enseigne Decathlon, qui peaufine sa première voyageuse puisque « le marché explose ». Les ventes de La Grande Voyageuse d'Histoire Bike (à 1800 euros) progressent d'un tiers chaque année. Celles du robuste Fahrradmanufaktur TX-400 allemand (à 1699 euros), chez Cyclable, de quasiment 20 %.

Avec leur précieux passeport français, leur moitié, leurs enfants, deux-trois copains ou, plus rarement, en solitaire, les nouveaux globe-rouleurs se dirigent massivement vers l'Asie, ces temps-ci, via la Route de la soie, ou vers l'Amérique du Sud, loin de tout conflit et menace islamiste. Si les jeunes diplômés constituent le gros du peloton, tous les âges et milieux sociaux se côtoient. Pierrette et Roland Leclerc, presque septuagénaires, 2000 euros de retraite à eux deux, quittent volontiers leur « train-train » dans l'Yonne pour sillonner la planète en tandem : Asie du Sud-Est, Bolivie-Pérou, Cuba... « La France, on garde ça pour quand on sera vieux. »

Au retour, les cyclistes au long cours font le récit de cet « au-delà des espérances », qu'expérimente déjà Ella Beeker. « Vivre au plus près de la nature, se laver le matin dans la rivière, sous le chant des oiseaux. Sentir le froid, le chaud, le vent... » « Et l'histoire et la géographie des pays traversés, ajoute son compagnon. Les évolutions continues, et non les ruptures aux frontières... » Ils évoqueront moins spontanément les mains aux fesses reçues en Iran, le bras cassé en Turquie, la crevasse à la nuit tombante, sous les assauts de moustiques turkmènes, ou les petites tensions des débuts. « En tête-à-tête

permanent, dans un confort relatif, nous avons dû travailler sur la communication. J'avais du mal à lâcher mes repères de vie sédentaire, à accepter de ne pas savoir où nous allions dormir le soir », admet la blonde aventurière.

Après une traversée de l'Afrique en tandem, puis des Etats-Unis en famille, Olivier Godin, 36 ans, sait combien, en terre inconnue, cette exposition constante aux éléments use physiquement et moralement. Le tandem, choix périlleux ! « Des couples, j'en connais qui se sont séparés... » Voyager des mois à vélo revient à pédaler sur des « montagnes russes émotionnelles », à l'en croire. « Etre invité un soir chez l'habitant après une belle rencontre, et le lendemain, dormir sur un parking de zone industrielle. » Mais qu'alliaient-ils donc faire dans cette galère ? Pourquoi, un beau jour, quittait-on la maison pour pédaler jusqu'au bout du monde ?

Parce que d'autres l'ont fait et le racontent, extatiques, sans s'étendre sur les insectes ni le bivouac sur goudron. Parce que, pied au pédalier, ils ont été emportés par l'élan. Qui enfourche son vélo au quotidien finit par ne plus le remettre le week-end, puis par goûter aux vacances itinérantes sur les voies vertes et le réseau Eurovelo traversant l'Europe. La montée en distance est aisée, euphorisante, bon marché (100 euros par

personne et par semaine, pour Ella et Maxime) et bien guidée par smartphone : messagerie instantanée pour rassurer les proches ou s'informer entre cyclistes, appli de traduction, de géolocalisation sur cartes consultables hors ligne, d'hébergement solidaire... Autant de connexions aidant à la déconnexion, paradoxale de l'épopée cycliste des temps nu-

## « Il n'est pas question de fuir, mais de tester un nouveau mode de vie »

Maxime Humbert, 27 ans

mériques.

Gaëlle Emmelin et Alexis Lesage, Parisiens trentenaires revenus en juillet de deux « superbes années » en selle, décrivent « une vie calme, une présence au monde et à soi ». « J'ai beaucoup réfléchi, beaucoup été dans mes pensées, se souvient Gaëlle. Et j'avais les podcasts comme jokers sur les lignes droites de 50 km avec vent de face. » Méditation de pleine conscience, rejet de l'avion et du tourisme de masse, allègement minimaliste, dépassement physique, autonomie, débrouillardise, soif de liberté... Le voyage à vélo colle à toutes les aspirations de l'époque. « Dans un mélange assez extraordinaire d'ambition et d'humilité », note Boris Wahl, patron de Cyclable. On se lance dans un tour du monde mais

à la seule énergie musculaire, en prenant le temps qu'il faut, en s'exposant aux éléments, aux paysages, aux gens.»

Cette fameuse « sortie de la zone de confort » que recherchaient, comme tant d'autres, Sophie Planque et Jérémy Vaugeois, en parcourant 29 000 kilomètres de l'Alaska à la Patagonie : « Se dépasser dans une société où tout est facile. Reprendre possession de ce qu'on peut faire avec son corps, comme gravir une montagne et encore une autre. Revenir à la simplicité, assouvir nos simples besoins fondamentaux, retrouver du temps... C'est presque une thérapie en soi ! » Partis à 28 ans, revenus à 30, le gérant de magasin et la journaliste n'ont surtout « plus l'objectif de travailler quarante ans avant une retraite hypothétique ». « L'argent n'est pas un objectif de vie. On essaie de profiter. »

L'année de césure, le congé sabbatique, le statut d'autoentrepreneur ou le gel des allocations-chômage permettent d'ouvrir cette parenthèse. Après trop d'années le nez dans le guidon, au boulot, quadras et quinquagénaires s'échappent en roue libre. Au Café-vélo Inukshuk de Chambéry, Pascal Gaudin en accueille « de plus en plus, en surmenage professionnel, en petite déprime, avec l'envie de changer quelque chose dans leur vie, de faire un long break à vélo qui marquera un tournant ». Les plus jeunes, eux, entendent « prendre du temps pour eux avant de plonger dans la machine à laver du monde du travail », témoigne Arthur Catani, vélocipédiste sur trois continents au sortir de HEC, en 2013, « à une époque où c'était encore original ».

Franck Michel, anthropologue du tourisme et auteur de *Pédale douce* (Livres du monde, 2018), voit dans cet engouement « un remake de ce qui s'est passé avec la marche il y a une quinzaine d'années ». Et, plus encore, « le reflet de notre temps, mélange de liberté individuelle et d'incertitudes globales ». « Les millennials, dit-il, savent que la stabilité du monde, y compris du leur – professionnelle, familiale, écologique, géopolitique – n'est plus à l'ordre du jour. Aussi, apprendre à vivre autrement pour ne pas seulement survivre, voyager sans attendre une retraite de plus en plus aléatoire, deviennent des impératifs. Ils n'espèrent plus un illusoire avenir radieux. »

En un mot, conclut-il, s'ils ne peuvent changer le monde, ils peuvent encore, pour un temps, changer de monde. En grappiller les « miettes », réenchanter leur regard, en dignes descendants de l'écrivain voyageur Nicolas Bouvier (*L'Usage du monde*, 1963). En nomades, libres de s'arrêter cinq minutes ou une semaine pour une conversation, dans cet entre-deux sites touristiques que seul emprunte le vélo, ralentisseur de vie mais accélérateur de rencontres. « Si différent de la voiture,

pour Ella Beeker, puisque sans aucune paroi entre soi et les gens. On passe doucement, on a le temps de se saluer, de taper dans la main des enfants, de s'arrêter. Le vélo n'est pas perçu comme un engin de riches. Il provoque immédiatement la sympathie, la proximité. » Horizontalise la relation entre visités et visiteurs qui ont daigné produire un effort pour parvenir jusque-là.

« Les gens sont fiers que l'on passe chez eux, ont remarqué Sophie et Jérémy. En Alaska, une dame qui nous a hébergés une semaine nous a tout appris des plantes de sa région. Dans l'Etat de Washington, Marlène Spencer, 87 ans, une descendante de chef de la tribu indienne Yakama, nous a raconté l'arrivée des colons dans son village durant une journée entière. »

Après des mois de liberté et d'ascèse nomade, après avoir eu « le souffle coupé et les larmes aux yeux devant la puissance et la beauté de la nature », comme ce jeune couple dans le parc péruvien du Huascarán, revenir à la sédentarité, à la société de consommation, au travail et à la vie urbaine n'a rien d'une sinécure. Une fois le plein affectif refait auprès des proches, les plaisirs de la literie et de la gastronomie redécouverts, comment redonne-t-on sens à sa vie, sans ressasser éternellement le temps béni de l'aventure, avec force conférences en entreprises, livres et films ?

Le voyage, inévitablement, a changé le voyageur, lui enseignant générosité et patience, adaptabilité et confiance. Dans la famille Langlais, le père (Sébastien), la mère (Ariane) et les trois enfants (Gaspard, Adélie, Titouan), habitants du Vercors, filent régulièrement gravir d'autres sommets, dans les Andes, l'Himalaya ou le Caucase. Conclusion, dont ils s'excusent de la « naïveté », mais c'est ainsi : « Sur la planète, les hommes sont fondamentalement bons. » Toujours, partout, ils sont accueillis à bras ouverts au moindre pépin. « C'est cette confiance dans l'humanité que nous transmettons aux enfants. »

Un nouvel optimisme que tempère l'observation, au plus près, de l'état de la planète. En juillet, Gaëlle et Alexis sont revenus « alarmés de ces déchets de plastique au fin fond de l'Asie centrale, d'une semaine d'air jaune irrespirable en Chine où l'on a traversé une zone industrielle pendant quatre jours, sans plus aucune nature ». A Paris, après avoir réouvert, effaré, les armoires pleines de vêtements, le couple réfléchit à sa vie future, à davantage de sobriété, à moins de temps consacré au travail. « Après cette grosse prise de recul, on a du mal à se projeter dans la société. On se sent un peu décalés par rapport à nos amis qui parlent du dernier smartphone. » Dans un coin de tête, l'idée qu'une autre vie est possible. Et l'envie de repartir.

actuellement le ca  
de se rendre enau  
avant de rejoindre  
A gauche : dans le  
en septembre. Au  
au volcan Cotopaxi  
à Los Angeles, en

UN HÔTE QUI VOUS VEUT DU

J'irai me d

C'est ce qui manque le plus plusieurs mois : une bonne pluie pour sécher ses chaussures. Bref, un Warmshowers (« douches chaudes ») nationale d'hébergement entre amis qui s'invitent les uns chez les autres.

Le couch surfing des cyclistes a un site Web (Warmshowers.org) et un smartphone. En 1993, deux amoureux du tourisme, Terry Zmrhal et Geoff, ont établi une liste d'hôtes qu'ils ont mis à disposition de leurs bras. Trois ans plus tard, un warmshower, Roger Gravel, l'a sauvée. Elle ne se mue, au début des années 2000, en un site numérique, avec cartographie et hébergements. Warmshowers est un spectacle développement durable.

Dans 161 pays, on compte 144 000 membres du réseau, soutenus par des bénévoles et financés par des soutiens de cyclistes français. On peut se flatter d'être classé parmi les plus accueillants du monde (29 000). Signe de l'engouement pour le vélo à deux-roues : en quatre ans, le nombre de membres a doublé. Chacun d'eux se crée un profil, propose d'inviter des amis, d'invités possible, l'endroit, le délai minimal pour réserver, le vélo le plus proche. Car l'hôte est accueilli doit accueillir, l'invité n'arrive pas trop loin.

Le plaisir, lui aussi, est partagé. Les cyclistes « arrivent en France, comme Maury et Charles Haas-Maury près de Nyons (Drôme), raconte, on y est à nouveau

la conversation: «*Trans Am Race*» (6800 km aux USA), «*Silk Road Mountain Race*» (1700 km), «*French Divide*» (2100 km). Ou encore «*Transcontinental Race*» - 4000 km de la Bulgarie à Brest, pour la 7<sup>e</sup> édition remportée, cet été, par l'Allemande Fiona Kolbinger. Si vous retenez son nom, vous serez désigné roi du parler vélo branché.

UN HÔTE QUI VOUS VEUT DU BIEN

## J'irai me doucher chez vous

C'est ce qui manque le plus au cycliste bivouaquant plusieurs mois : une bonne douche. Un toit, aussi, pour sécher ses chaussettes lorsqu'il a affronté trois jours de pluie. Bref, un répit qu'offre le réseau Warmshowers («douches chaudes»), communauté internationale d'hébergement entre voyageurs à deux-roues, qui s'invitent les uns chez les autres.

Le *couch surfing* des cyclistes fonctionne grâce à un site Web (Warmshowers.org) et une application pour smartphone. En 1993, deux Américains fondus de cyclo-tourisme, Terry Zmrhal et Geoff Cashman, ont eu l'idée d'établir une liste d'hôtes qu'ils photocopiaient à tour de bras. Trois ans plus tard, un webmaster et cycliste québécois, Roger Gravel, l'a sauvée de l'abandon, avant qu'elle ne se mue, au début des années 2000, en base de données numérique, avec cartographie mondiale des offres d'hébergements. Warmshowers pouvait démarrer son spectaculaire développement.

Dans 161 pays, on recense désormais plus de 144 000 membres du réseau, devenu fondation, animé par des bénévoles et financé grâce aux dons. Les cyclistes ou soutiens de cyclistes français (24 000 «warmshowers») peuvent se flatter d'être classés au deuxième rang des plus accueillants du monde, derrière les Américains (29 000). Signe de l'engouement mondial pour le voyage à deux-roues : en quatre ans, le nombre d'inscrits a doublé. Chacun d'eux se crée un profil, indique un nombre d'invités possible, l'endroit où ils pourront dormir (coin d'herbe où planter la tente, sofa dans le salon, chambre), le délai minimal pour prévenir et l'atelier de réparation de vélo le plus proche. Car la réciprocité est de mise : qui est accueilli doit accueillir, ou du moins l'envisager dans un avenir pas trop lointain...

Le plaisir, lui aussi, est partagé. Tandis que le voyageur souffle, son hôte voyage par procuration. Dès que les cyclistes «*arrivent avec leur vélo équipé*», Julie Maury et Charles Haas-Maury, apiculteurs et oléiculteurs près de Nyons (Drôme), remontent en selle. «*En une seconde, on y est à nouveau mentalement*, disent-ils dans

un sourire. *Pendant la soirée, on a un instantané de vie de quelqu'un qui partage les mêmes valeurs de simplicité volontaire que nous, les mêmes plaisirs de l'effort et de l'itinérance. On refait le monde.*» Une bonne soupe s'impose. «*Ils apprécient... Les fruits et légumes, c'est ce qu'il y a de plus lourd sur le vélo!*»

Ambiance d'autant plus détendue que l'on ne se reverra pas, sauf exception. Julien Gallet, coordinateur de l'Association Roue libre, à Chambéry, garde un souvenir émerveillé d'une nuit dans le Beaufortain (Savoie) avec une amie, à l'automne 2018. «*Après deux cols, il commençait à faire froid. Nous avons contacté un warmshower, qui devait s'absenter mais nous a laissé sa maison pour le week-end. Un chalet magnifique! Le vélo fait tomber les barrières, enlève les peurs. Nous lui avons préparé une tarte aux pommes pour son retour...*» Lui adore «*faire le tour du monde en un dîner*» avec ceux qu'il reçoit. «*On a un point commun, le vélo, ce qui n'est pas anodin même s'il y a mille manières d'en faire. On commence par parler matériel...*»

On poursuit en comparant les politiques d'aménagements cyclables des villes ou des pays, autour d'un gros plat de pâtes ou d'une spécialité locale. Et l'on se quitte, le lendemain, après moult conseils sur tel col dangereux, tel charmant village. Evidemment, la connexion Internet est nécessaire, comme un minimum d'anticipation (surtout pour les grandes villes) et l'énergie de socialiser, à la nuit tombée, après 100 kilomètres de vent de face.

Nicolas Mercat, pionnier, avec sa femme, de l'épopée à vélo, est warmshower depuis une décennie. «*Génial! Au Japon, par exemple, où l'on ne vous invite pas au bord de la route, cela permet de pénétrer dans l'intimité des familles. En Iran, en Colombie, au Zaïre, les hôtes ont à cœur de montrer que leur pays est différent de ce qui se dit à la télé. Et quand nous, nous recevons, c'est une fenêtre ouverte sur le monde.*» Un jour, un cycliste originaire de Malaisie leur a montré, tout étonné, la photo d'un jeune baroudeur en monocycle croisé sur une route birmane. «*C'était notre fils. Le jeune Malais, lui, dormait dans sa chambre!*»